

Christine Angot
**Un amour
impossible**



rentrée littéraire
Flammarion

Un amour impossible

«—Les gens veulent l'amour conjugal, Rachel, parce qu'il leur apporte un bien-être, une certaine paix. C'est un amour prévisible puisqu'ils l'attendent, qu'ils l'attendent pour des raisons précises. Un peu ennuyeux, comme tout ce qui est prévisible. La passion amoureuse, elle, est liée au surgissement. Elle brouille l'ordre, elle surprend. Il y a une troisième catégorie. Moins connue, que j'appellerai... la rencontre inévitable.

— Pour toi, notre rencontre, elle appartient à quelle catégorie ? »

Pierre et Rachel vivent une liaison courte mais intense à Châteauroux à la fin des années 1950. Pierre, érudit, issu d'une famille bourgeoise, fascine Rachel, employée à la Sécurité sociale. Il refuse de l'épouser, mais ils font un enfant. L'amour maternel devient pour Rachel et Christine le socle d'une vie heureuse. Pierre voit sa fille épisodiquement. Des années plus tard, Rachel apprend qu'il la viole. Le choc est immense. Un sentiment de culpabilité s'immisce progressivement entre la mère et la fille.

Christine Angot entreprend ici de mettre à nu une relation des plus complexes, entre amour inconditionnel pour la mère et ressentiment, dépeignant sans concession une guerre sociale amoureuse et le parcours d'une femme, détruite par son péché originel : la passion vouée à l'homme qui aura finalement anéanti tous les repères qu'elle s'était construits.

Christine Angot est l'auteur d'une vingtaine de romans, dont Rendez-vous (2006), Le Marché des amants (2008) et Une semaine de vacances (2012).

Flammarion

Un amour impossible

DU MÊME AUTEUR

- La Petite foule*, Flammarion, 2014.
Une semaine de vacances, Flammarion, 2012 ; J'ai lu, 2013.
Les Petits, Flammarion, 2011 ; J'ai lu, 2012.
Le Marché des amants, Seuil, 2008 ; Points, 2009.
Rendez-vous, Flammarion, 2006 ; Folio, 2008.
Othoniel, Flammarion, 2006.
Une partie du cœur, Stock, 2004 ; Le Livre de poche, 2006.
Les Désaxés, Stock, 2004 ; Le Livre de poche, 2006.
Peau d'âne, Stock, 2003 ; Le Livre de poche, 2005.
Pourquoi le Brésil ?, Stock, 2002 ; Le Livre de poche, 2005.
Normalement suivi de *La Peur du lendemain*, Stock, 2001 ; Le Livre de poche, 2003.
Quitter la ville, Stock, 2000 ; Le Livre de poche, 2002.
L'Inceste, Stock, 1999, 2001 ; Le Livre de poche, 2007, 2013.
Sujet Angot, Fayard, 1998 ; Pocket, 2000.
L'Usage de la vie, incluant *Corps plongés dans un liquide*,
Même si, *Nouvelle vague*, Fayard, 1998.
Les Autres, Fayard, 1997 ; Pocket, 2000, Stock, 2001.
Interview, Fayard, 1995 ; Pocket, 1997.
Léonore, toujours, Gallimard, 1993 ; Fayard, 1997 ; Pocket, 2001 ; Seuil, 2010.
Not to be, Gallimard, 1991 ; Folio, 2000.
Vu du ciel, Gallimard, 1990 ; Folio, 2000.

Christine Angot

Un amour impossible

Flammarion

Mon père et ma mère se sont rencontrés à Châteauroux, près de l'avenue de la Gare, dans la cantine qu'elle fréquentait, à vingt-six ans elle était déjà à la Sécurité sociale depuis plusieurs années, elle a commencé à travailler à dix-sept ans comme dactylo dans un garage, lui, après de longues études, à trente ans, c'était son premier poste. Il était traducteur à la base américaine de La Martinerie. Les Américains avaient construit entre Châteauroux et Levroux un quartier, qui s'étendait sur plusieurs hectares, de petites maisons individuelles de plain-pied, entourées de jardins, sans clôture, dans lesquelles les familles des militaires vivaient. La base leur avait été confiée dans le cadre du plan Marshall, au début des années cinquante. Quelques arbres y avaient été plantés, mais quand on passait devant, de la route, on voyait une multitude de toits rouges à quatre pentes, disséminés sur une large plaine sans obstacle. À l'intérieur de ce qui était un véritable petit village, les allées, larges et goudronnées, permettaient aux

habitants de circuler dans leur voiture au ralenti, entre les maisons et l'école, les bureaux et la piste d'atterrissage. Il y avait été embauché à sa sortie du service militaire, il n'avait pas l'intention de rester. Il était de passage. Son père, qui était directeur chez Michelin, voulait le convaincre de travailler pour le Guide Vert, lui se voyait bien faire une carrière de chercheur en linguistique, ou d'universitaire. Leur famille habitait Paris depuis des générations, dans le dix-septième arrondissement, près du parc Monceau, était issue de Normandie. De père en fils on y avait souvent été médecins, on y était curieux du monde, on y avait la passion des huîtres.

Il l'a invitée à prendre un café. Et quelques jours après à danser. Ce soir-là, elle devait aller à un bal dit « de société » avec une amie. Organisés par un groupe ou une association qui louait un orchestre et une grande salle, les bals de société, à la différence des dancings, fréquentés des Américains mais aussi des prostituées, attiraient les jeunes gens de Châteauroux, celui-là avait lieu dans une grande salle d'exposition de la route de Déols, le parc Hidien. Mon père n'en avait pas l'habitude.

— Oh moi je ne vais pas dans ce genre de chose... Nous sortirons ensemble un autre soir. Je vais rester chez moi. J'ai du travail...

Elle y est allée avec son amie, Nicole, et le cousin de celle-ci. La soirée était déjà bien entamée quand au loin à travers la foule, elle l'a vu se frayer un chemin. Il avançait vers leur table. Il l'a invitée à danser, elle s'est levée, elle portait une jupe blanche

avec une ceinture large. Ils se sont faufileés en direction de la piste, en arrivant sur le parquet il a souri, elle était prête à se glisser dans ses bras, il a pris sa main pour la guider, et la faire évoluer parmi les danseurs. À ce moment-là l'orchestre s'est mis à jouer les premières mesures de : « Notre histoire c'est l'histoire d'un amour ».

C'était une chanson qu'on entendait partout. Dalida venait de la créer. Elle la chantait avec intensité, en mêlant le tragique à la banalité. Son accent oriental arrondissait les mots, les étirait en même temps, sa voix grave enveloppait les sons et leur donnait une substance particulière, l'ensemble avait quelque chose d'envoûtant. Et pour mieux emporter les gens, la chanteuse de l'orchestre se coulait dans l'interprétation d'origine.

— « Notrrre historreu, c'est l'historreu d'un ammourr

Éterrnnell et banall qui apporrreue, chaqueu jourr
Tout le bien tout le mall... »

Ils ne se parlaient pas.

— « C'est l'historreu qu'on connaît... »

La piste était pleine, c'était une chanson très connue.

— « Ceux qui s'aimment jouent la mêmme, je le sais

Ma complainneteu c'est la plainneteu, de deux cœurrs

C'est un roman comme tant d'autrres, qui pourrait être le vôtre

C'est la flamme qui enflamme, sans brrûler

C'est le rrêve queu l'on rrêve, sans dormmir

Monne historreu c'est l'historreueu... d'un...
ammourr. »

Pendant toute la chanson, ils se sont tus.

— « ... avec l'heurrre où l'on s'enlasssse, celle où
l'on seu ditttadieu

Avec les soirées d'angoissse, et les matins...
merrrveilleux...

Et trrragique ou bien profonnedeu, c'est la seule
historre du monnedeu,

Qui ne finirra jamais

C'est l'historreu d'un ammourrr... »

Ils ne se regardaient pas.

— « ... mais naïve ou bien profonnedeu, c'est la
seule historre du monnedeu,

Notrre historreu c'est l'historreueu... d'un
ammourrrr. »

La chanson s'est terminée. Ils ont repris de la distance. Et ils ont retraversé la salle en direction de la table. Elle lui a présenté Nicole et son cousin.

Ils ont commencé à se voir. Ils allaient au cinéma, au restaurant, à des soirées dansantes, le week-end ils sortaient, il louait une voiture, et ils partaient. Les jours de semaine, il passait la chercher à son bureau, ou bien il allait chez elle. Très vite, ils se sont vus tous les jours.

Elle découvrait un monde.

Un monde d'intimité, de paroles constantes, de questions, de réponses, la moindre impression était fouillée, personnelle et détaillée. Les détails inattendus, les mots nouveaux. Les comparaisons, surprenantes, inédites, à contre-courant, osées. Des idées

qu'elle n'avait jamais entendu exprimer. Il balayait les convenances d'un air naturel. Et il décrivait tout ce qu'il voyait, les lieux qu'ils traversaient, les paysages dans lesquels ils marchaient, les gens qu'ils croisaient, avec une précision telle que ça gravait ce qu'il disait en elle. Il lui expliquait qu'il avait fait le choix de la liberté, il ne critiquait pas la façon dont les autres vivaient, mais il s'en écartait. Certaines choses le mettaient hors de lui, d'autres qui la choquaient le faisaient rire ou l'attendrissaient. Dieu, qu'elle avait toujours pensé au-dessus d'elle, n'existait pas pour lui, la religion était faite pour les esprits faibles. À l'époque, c'était un sujet qui importait.

Pour avoir la paix il suffisait de faire une ou deux concessions à la société. Ça avait le double avantage de ne pas blesser les gens, et de récolter le moment venu ce qu'ils avaient à vous apporter. Elle mettait les propos qui la dérangeaient sur le compte de sa personnalité non conventionnelle. Il s'arrêtait au milieu d'un sentier, la regardait, et soulignait la singularité de son intelligence, en amoureux et en expert, il parlait d'elle avec la même passion que d'un auteur qu'il admirait. La pertinence de ce qu'elle disait n'avait rien à voir pour lui avec le fait qu'elle n'ait pas fait d'études. Il dressait une liste de gens instruits qui étaient des imbéciles, en dépit de leur position publique élevée. Pour la faire profiter de son expérience, il lui expliquait qu'il fallait les flatter, car pour vivre libre il fallait être seul, et seul à savoir qu'on l'était.

La radio était allumée, tout à coup il se mettait en colère. Il critiquait les propos qu'on y entendait,

des otages, pleurant à chaudes larmes, demandant à leur pays d'origine de les sauver, il les méprisait de faire prévaloir l'intérêt personnel sur l'intérêt public. D'une manière générale, les sentiments collectifs le laissaient froid, les éruptions volcaniques, les tremblements de terre qui causaient des milliers de pertes humaines, tout ça était pris dans les statistiques, ça ne comptait pas au titre d'informations. C'était la première fois qu'elle entendait ça.

Il la regardait fixement sans battre un cil, jusqu'à ce que, d'émotion, il soit obligé d'abaisser les paupières, bouleversé par son sourire. Elle avait un sourire doux. Mais jamais naïf. Son visage était rayonnant, mais réservé. Ses yeux étaient vifs, verts, pétillants, mobiles, mais fragiles, petits, cassés. Il lui parlait de la hauteur de ses pommettes, de la franchise de ses traits, de l'élégance de ses lèvres, de ce sourire qui transformait tout, et de son cou, de ses épaules, de son ventre, de ses jambes, de la douceur de sa peau, en cherchant le mot qui collait à ce qu'il voyait. Il se concentrait sur la sensation que ses mains éprouvaient quand il la caressait. Ses doigts s'attardaient sur une zone précise, pour trouver quelle matière exacte la texture de ce petit espace évoquait.

— La soie. C'est de la soie ta peau.

La lecture de Nietzsche avait bouleversé sa vie. Après avoir fait l'amour, il lui en lisait couché quelques pages, elle posait sa tête dans le creux de son épaule, la joue sur son torse elle écoutait. Puis ils sortaient, ils allaient dans la forêt du Poinçonnet, ils marchaient dans les allées en se tenant par la main. Ils se sont connus à la fin de l'été.

— Comme tu as les mains douces Rachel, c'est merveilleux. Elles ne sont pas seulement belles, c'est du velours. Tu as un véritable fluide.

— Ah tu crois ?

— Je n'ai jamais connu ça. Ce n'est pas seulement la douceur de ta peau, qui est extraordinaire. Tu as un fluide, Rachel, je t'assure. Comme Iseult. Tu fais boire un philtre à ton amant toi aussi. Dans le creux de tes mains.

Il glissait ses doigts dans les siens comme les ailes au repos d'un petit oiseau, à abri dans un étui. Puis :

— Attends Rachel.

Il les retirait, il les faisait bouger dans l'air, pour leur faire oublier la sensation de velours qu'ils venaient de quitter. Il marchait quelques minutes les mains dans les poches, ou le long du corps, à côté d'elle, tranquillement, sans la toucher. Puis il remettait sa main dans la sienne, doucement, il la reglissait dans la paume soyeuse, qui se refermait sur elle sans la serrer.

— Ce moment, où je te donne la main. Ce moment précis, le moment lui-même. Où je glisse ma main dans la tienne. Cet instant-là. C'est un tel plaisir. Ces quelques secondes. Ahhhh... C'est merveilleux.

Il fermait les yeux, pour mieux sentir, elle riait.

— Humm, elles sont chaudes.

Elle se limait les ongles en ovale, les laquait avec un vernis orangé, ses doigts étaient longs, blancs, ses mains étaient grandes et fines, sa peau avait la couleur d'un thé clair, en transparence on voyait les veines.

Parfois, la seule chose qui semblait le préoccuper était le couple qu'ils formaient. Il lui en faisait remarquer la rareté, et la chance qu'ils avaient. Il passait la chercher à son bureau. Appuyé au mur d'en face, il lui souriait. Ils prenaient la rue Victor-Hugo, contournaient un petit building de huit étages, qui marquait le centre-ville et le dominait, ils traversaient la place Gambetta, et ils arrivaient rue Grande où il louait une chambre.

— Les gens veulent l'amour conjugal, Rachel, parce qu'il leur apporte un bien-être, une certaine paix. C'est un amour prévisible puisqu'ils l'attendent, qu'ils l'attendent pour des raisons précises. Un peu ennuyeux, comme tout ce qui est prévisible. La passion amoureuse, elle, est liée au surgissement. Elle brouille l'ordre, elle surprend. Il y a une troisième catégorie. Moins connue, que j'appellerai... la rencontre inévitable. Elle atteint une extrême intensité, et aurait pu ne pas avoir lieu. Dans la plupart des vies elle n'a pas lieu. On ne la recherche pas, elle ne surgit pas non plus. Elle apparaît. Quand elle est là on est frappé de son évidence. Elle a pour particularité de se vivre avec des êtres dont on n'imaginait pas l'existence, ou qu'on pensait ne jamais connaître. La rencontre inévitable est imprévisible, incongrue, elle ne s'intègre pas à une vie raisonnable. Mais, elle est d'une nature tellement autre, qu'elle ne perturbe pas l'ordre social puisqu'elle y échappe.

— Pour toi, notre rencontre, elle appartient à quelle catégorie ?

— Rachel, ne redis plus : « Notre rencontre, elle ». Notre rencontre. Appartient. À quelle catégorie. Le sujet n'a pas besoin d'être redoublé, tu l'as mentionné, on a entendu. On a compris de quoi tu parles. Je la situerais entre la deuxième et la troisième.

— Pierre !

— Oui.

— ... Tu m'aimes ?

— Regarde-moi.

— Je te regarde.

— Je t'aime Rachel.

— Moi aussi, tu sais.

Ils allaient faire un tour au jardin public, ils entraient par l'avenue de Déols, suivaient l'allée des marronniers qui descendait vers l'étang, des cygnes glissaient sur la surface, il y avait un saule pleureur, les branches retombaient, bougeaient avec le vent, ils s'appuyaient à la balustrade, et restaient quelques minutes, comme ça, à regarder en silence les branches fines qui se balançaient, qui effleuraient l'eau, la caressaient. Plus loin des enfants ramassaient des marrons, puis les faisaient briller avec un chiffon. Vers le haut du parc, dans une immense cage, des paons faisaient la roue. Il y avait un kiosque à musique. Un jour, *La Marseillaise* a résonné dans le parc. Tout le monde s'est levé des bancs, des chaises. Plus personne n'était assis. Seul un type est resté vautré ostensiblement sur la pelouse. Après un rapide coup d'œil, et un haussement d'épaules, elle en a détourné le regard. Elle a continué à se tenir bien droite.

— Tu es patriote dis-moi Rachel !...

— Peut-être oui. Peut-être que je suis patriote oui. Pourquoi, il ne faut pas, tu ne l'es pas toi ?

— Ça ne me choque pas que ce type, qui est sûrement fatigué par sa semaine, reste allongé sur la pelouse, c'est dimanche après tout. Il est venu au jardin public pour se détendre. Mais je vois que toi ça te choque.

— Sans doute. Oui. J'avoue ça me choque un peu.

— Il m'amuse moi ce type. Je le trouve plutôt drôle.

— C'est quand même l'hymne national. C'est une question de respect. C'est en signe de respect qu'on se lève. Il y a des gens qui sont morts pour nous. Pour qu'on reste libres.

— Ouiii, bien sûr ! Tu as raison Rachel. Mais tu crois que ceux qui se lèvent, là, ont tous eu un comportement exemplaire ?

— Sûrement pas non. Mais je sais pas si c'est la question. Tu aurais voulu qu'on reste occupés toi ? C'est terrible d'être occupé. On n'avait rien. On n'était pas libres. On n'avait notamment rien à manger. Il y a des choses qui ne s'oublient pas. J'ai passé tout un hiver en sandales. L'hiver 44. Maman n'avait pas de quoi nous faire à manger !

— Où était ton père ?

— Mon père est juif, tu le sais. Il était parti en Égypte, en 35, on devait le rejoindre. Ça ne s'est pas fait, ça ne s'est pas fait tout de suite, et après c'était trop tard. Les frontières étaient fermées. On ne pouvait plus voyager, plus rien ne passait, il

pouvait plus envoyer d'argent à maman. Pour lui en tant que juif, il valait mieux qu'il reste là-bas. Nous on n'avait aucune nouvelle. On n'avait rien. Et on ne savait rien. C'était pas facile. On avait une voisine, Mme Brun, elle avait un amant allemand, dans le quartier les gens l'aimaient pas, alors elle se mettait à sa fenêtre, et elle criait : « Il faut qu'ils fassent attention, tous ces gens-là, Mme Schwartz, femme de Juif, et sa fille, je pourrais leur faire du mal, moi, à ces gens-là. » Bon. Elle a jamais rien fait. Elle devait pas être si méchante que ça au fond.

Quand elle l'a connu, sa mère était en maison de repos à Grasse. Elle avait une maladie respiratoire chronique assez grave. Sa sœur venait d'avoir dix-sept ans. Elles vivaient toutes les deux au 36 de la rue de l'Indre, dans une maison en pierre avec un grand jardin, qui allait jusqu'à une rivière. On y accédait par un chemin, le chemin des Prés.

La rue de l'Indre se trouvait en contrebas de la rue Grande. Le 36 correspondait à l'entrée du chemin. Au bout de cinquante mètres il y avait la maison. On entrait dans une cour, au fond il y avait un garage en tôle, à côté une pièce désaffectée, les vitres étaient cassées, les murs pleins de salpêtre, ç'avait été la blanchisserie de sa grand-mère, puis l'atelier de repassage de sa mère pendant la guerre. La cour était prolongée par le jardin. Celui-ci était séparé du chemin par un petit muret écroulé. L'allée menait à la rivière.

Au milieu du jardin se trouvait un énorme cerisier. Et, éparpillés, un pêcher, un prunier, un

pommier. Il y avait des fraises, des fleurs, des iris, des tulipes, des roses, un lilas, et près du muret écroulé du jardin, un poirier, dont les branches dépassaient dans le chemin.

Il y avait un lavoir, où elle faisait la lessive, au bout de l'allée.

Du haut des marches de la maison, on dominait tout jusqu'à la rivière. La cour, le jardin, l'eau. Puis le regard était arrêté par un rideau d'arbres. Au-delà, un raccourci menait à Belle-île, une plage aménagée sur l'Indre. On accédait sur le passage au jardin public par la grille du bas.

Quelques rues autour de la maison prolongeaient le territoire. Des escaliers qui prenaient dans la rue de l'Indre coupaient vers le centre-ville. L'un, très étroit, sombre, qu'on appelait la petite échelle, grimpait après avoir fait des coudes entre les maisons, entre les hauts murs, et donnait derrière la rue Grande rue des Pavillons. L'autre, large, clair, qu'on appelait la grande échelle, débouchait derrière la mairie.

La première fois qu'il est venu à la maison, une photo traînait sur le bahut de la cuisine, qui représentait un groupe de filles chacune avait une coiffe en papier sur la tête. Elle avait été prise dans les bureaux de la Sécurité sociale le jour de la Sainte-Catherine. Ce jour-là on faisait une fête. Les filles de vingt-cinq ans non mariées portaient une coiffe, on disait qu'elles « coiffaient Sainte-Catherine » et on les appelait les Catherinettes. L'objectif était de les mettre en valeur avant qu'elles soient vieilles filles comme on disait. Les employées concernées avaient fabriqué leur chapeau avec du papier, du scotch et

des agrafes et un apéritif avait été servi après la journée de travail. Elle était au dernier rang avec les plus grandes, renversait le cou en arrière, et riait bouche grande ouverte. En jetant un dernier coup d'œil dans la pièce avant qu'il arrive, son regard est tombé sur cette photo, qu'elle a rangée dans le tiroir.

Sa sœur était fiancée. Elle sortait souvent. Ils ont dîné tous les deux. Ils ont passé la soirée ensemble, et il est rentré chez lui.

Il trouvait la maison originale. Une petite tour surmontait un toit d'ardoises. La porte n'était jamais fermée à clé. Il frappait, et il entrait. On arrivait directement dans la salle à manger, qu'on n'utilisait jamais. On accédait à la petite tour par la cuisine contiguë, une grosse porte en bois dans le mur du fond donnait sur un escalier, à l'étage intermédiaire on apercevait une enfilade de pièces désaffectées, nimbées par la lumière qui filtrait entre les rainures des volets fermés. Il ne fallait pas y mettre le pied, des pierres pouvaient tomber. Il n'y avait pas de salle de bains. Elle faisait bouillir de l'eau dans une baignoire et se lavait dans l'évier de la cuisine. La pauvreté de la maison était évidente. Il n'en parlait pas. Il lui parlait de Paris, il insistait sur son attachement à cette ville, l'impossibilité qu'il aurait de vivre ailleurs. Il lui décrivait l'endroit où il habitait :

- Pas loin de l'Arc de triomphe.
- Boulevard Pereire, dans un immeuble en retrait des jardins.
- Deux appartements sur le même palier. L'un, occupé par ses parents, dans lequel il avait encore

sa chambre, l'autre, occupé par son frère, sa femme et leurs deux filles.

— Quand il parlait de la femme de son frère, il disait « c'est une petite jeune fille simple ». Et, pour expliquer le choix de son frère, « lui tout ce qu'il voulait c'était qu'elle soit gentille » sur un ton qui laissait supposer que c'était une sorte de mésalliance.

À l'époque, les jeunes gens faisaient leur service militaire en Algérie. Sa sœur était fiancée à un garçon qui venait d'y passer deux ans, il en avait ramené des souvenirs d'horreur. En tant qu'étudiant, mon père avait bénéficié d'un sursis, puis il avait été convoqué, et aurait dû partir aussi. Mais, par une amie dont il avait été l'amant et dont le père était ministre, il avait été affecté en Allemagne, il était secrétaire, interprète et chauffeur d'un officier. Un soir, il rentrait à la caserne en voiture, une fille lui avait posé un lapin, il était très énervé, il conduisait vite. Il a heurté un passant. L'homme a rebondi sur le capot, le corps a été projeté sur la chaussée, il ne s'est pas arrêté. L'homme a été retrouvé mort le lendemain. Il y a eu une enquête, le signalement de la voiture a été communiqué, mon père a été incarcéré. Donc, quand il est arrivé à Châteauroux, il sortait de la prison militaire.

Cigarettes, whisky et p'tites pépées, une chanson d'Eddie Constantine qui avait beaucoup de succès, passait à la radio, ils étaient au lit, tout allait bien. Tout à coup son visage s'est assombri.

— Qu'est-ce qui se passe Pierre, ça va pas ?

— ... Je ne sais pas si je peux te parler de ça. Je pense. Il n'y a pas secrets entre nous, n'est-ce pas Rachel ?

— J'espère que non.

— Tu ne me jugeras pas, tu ne diras rien à personne ?

— Pierre, tu sais ce que mes collègues disent de moi au bureau ?

— Qu'est-ce qu'ils disent ?

— « Mlle Schwartz, c'est une tombe ! »

— Eh bien...

Les mots sortaient de sa gorge lentement, comme d'un nœud qu'on desserre.

— Eh bien, cette chanson.

— Oui.

— *Cigarettes, whisky et p'tites pépées...*

— ... Oui...

— Eh bien...

— Pierre... Je ne dirai rien.

— La première fois que je l'ai entendue... j'étais en prison.

— En prison comment ça !?

— Dans la prison militaire, pendant mon service. C'est la première fois que j'en parle.

— Je ne dirai rien, sois tranquille.

— J'ai eu peur. Au lieu de m'arrêter... eh bien j'ai accéléré.

— ...

— Je suis un garçon malheureux, tu sais Rachel. Je suis quelqu'un de seul. Je n'ai aucun ami. Tout le monde m'a rejeté. Autour de moi c'était la meute, tu comprends, la meute, et moi, isolé, au milieu...

Elle a rapproché son oreiller du sien, elle a posé sa tête sur son torse, mis son bras en travers de son ventre, et s'est collée à lui.

— Tu es resté en prison longtemps ?

— Un an et demi. Je me suis évadé. Mais tout le monde était à mes trousses. J'ai tout de suite été repris. Personne ne m'a aidé. C'était affreux. Mon père m'écrivait tous les jours, heureusement. Lui il ne m'a pas jugé.

La joue sur sa poitrine, elle entendait battre son cœur.

— J'étais orgueilleux. J'étais autoritaire. J'étais cassant. Il fallait toujours que j'en impose aux autres. Que je marque ma supériorité. J'étais un petit jeune homme vaniteux tu sais. Une sorte de petit marquis, assez prétentieux. Pas très sympathique. Je ne veux plus être cet homme-là.

Il avait une expression de sincérité totale.

— Quand ce garçon a traversé la rue, je n'ai absolument rien maîtrisé. Je n'avais pas le temps de freiner. Et j'ai paniqué. Ça s'est passé comme ça parce que j'étais en colère. Par orgueil. Par vanité. Ce n'est pas glorieux, n'est-ce pas ? Je ne suis plus cet homme Rachel.

Il parlait de lui au passé. Il disait qu'il voulait changer. Il était couché, il regardait le plafond. Puis il a tourné le visage vers elle, et il a aspiré ses lèvres. Il a remis sa main sous le drap. A introduit un doigt dans son vagin. L'a enfoncé. Puis il est entré en elle. Elle a eu une sensation complexe. Un courant électrique la parcourait en surface, en même temps l'onde atteignait le fond de son être. Elle a eu

N° d'édition : L.01ELJN000493.N001
Dépôt légal : août 2015